

Pompéi au Grand Palais

La violence de la Nature en 3 dimensions

Amandine Lebarbier

L'exposition *Pompéi* qui s'est tenue au Grand Palais du 1^{er} juillet au 29 octobre 2020 s'est donnée pour mission d'offrir à ses visiteur.se.s un aperçu de la terrible catastrophe naturelle qui s'est abattue sur la ville de Pompéi en 79 après J.-C. En effet, l'exposition a mis les gros moyens pour tenter de reproduire virtuellement l'éruption du volcan : du haut de gradins, on peut observer, plusieurs fois pendant le temps de notre visite, une reconstitution sur grands écrans des étapes de la catastrophe, des premiers tremblements de terre, à la pluie de lapilli, jusqu'à l'arrivée de la coulée pyroclastique. La violence inouïe de la catastrophe est aussi rendue palpable par un certain nombre de détails révélant la rapidité avec laquelle l'éruption s'est produite ce jour-là. Les habitant.e.s, ont été saisi.e.s dans leur quotidien, comme en témoignent un four contenant 81 miches de pain en train de cuire, des repas en cours de préparation, et les postures des corps pétrifiés dans le mouvement de survie qui a précédé leur mort.



Ce que l'on comprend aussi en se promenant dans cette reconstitution de la ville, c'est le point de vue surplombant qu'y occupait le Vésuve, considéré alors comme une magnifique montagne garantissant à cette cité florissante la culture prospère de ses vignes et de ses arbres fruitiers. De partout où l'on se trouvait dans la ville, on avait une chance de l'apercevoir. Il était là, tranquille, superbe, imperturbable. Semblait-il. Car en 79 après J.-C., la cité sera balayée en quelques heures.

L'exposition montre bien comment Pompéi fait partie de l'histoire de l'archéologie. En effet, avant les premières fouilles lancées en 1748 par le roi Charles II d'Espagne, la discipline n'existe pas encore. C'est ainsi une petite histoire de l'archéologie que nous pouvons suivre, des premières fouilles très invasives visant à chercher des objets de valeur au milieu du XVIII^e siècle, fouilles qui s'effectuent à la pioche, à la truelle, en creusant de larges tranchées, aux techniques les plus minutieuses du « Grand Progetto Pompei » inauguré en 2017. Ce dernier vise en effet à mettre au jour une grande zone restée inexplorée de la cité et a déjà permis de découvrir de somptueuses demeures telles que la Maison du Jardin ou la Maison d'Orion. Les vidéos en 3D nous permettent d'observer des reconstitutions de ces Maisons et en particulier des sublimes mosaïques qui les décoraient, lesquelles sont en cours de restauration.

En 1863, Giuseppe Fiorelli marque un tournant spectaculaire dans l'histoire des fouilles en ayant l'idée géniale de réaliser des moulages en coulant du plâtre dans l'espace vide laissé par les corps décomposés, lequel, une fois durci, permet de redonner vie aux corps des suppliciés et de révéler les postures de leurs derniers instants. L'exposition montre ainsi quelques copies de ces moulages, exposés dans de petites alcôves ; la plus impressionnante étant celle bien connue de ces deux corps enchevêtrés, capturés par la coulée pyroclastique alors qu'ils partageaient une dernière étreinte.

Notons surtout que Fiorelli change aussi les méthodes de fouille : il propose une méthodologie plus rigoureuse, en fouillant du haut vers le bas, afin

d'essayer de mettre au jour la chronologie des événements.

On regrette cependant que l'exposition n'ait pas davantage fait de place aux textes. Toutes ces images qui nous assaillent en permanence sur les centaines d'écrans qui structurent le lieu ne sont pas des outils de médiation suffisants pour rendre compte de ce que fut Pompéi, d'abord pour celles et ceux qui ont vécu la catastrophe, mais aussi et surtout pour les générations suivantes qui ont découvert les ruines et se sont promenés à l'intérieur. Le récit de Pline le Jeune, dans sa lettre adressée à Tacite, est à peine évoqué par exemple. Les quelques citations à l'entrée de l'exposition ne dissipent pas le manque de témoignages et de mises en fiction du lieu et de son histoire : car Pompéi, c'est aussi et surtout une série de reconstitutions, toutes celles qu'ont faites plusieurs générations d'écrivains, d'artistes, de touristes, déambulant dans les rues de la cité et s'imaginant les derniers instants tragiques des habitants de la ville. Au XIX^e siècle, en particulier, de nombreux carnets de voyage, romans et nouvelles prennent pour cadre la cité pompéienne. On pense notamment au séjour qu'y effectuent Lord Nervil et Corinne dans le roman de Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, publié en 1807, et à cette impression étrange qui les saisit alors :

« Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés de la ville qui subsiste presque encore en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître sort soit prêt à venir ; et l'apparence de vie qu'offre ce jour fait sentir plus tristement son éternel silence ».

Pensons aussi au *Last Days of Pompei* écrit par Edward Bulwer-Lytton et publié en 1834, dont le titre est révélateur de la perspective historique choisie ici par le romancier anglais. Pensons également à la nouvelle fantastique de Théophile Gautier, *Arria Marcella*, dans laquelle l'auteur ressuscite quelques-un.e.s des martyrs de cette terrible tragédie et permet à son personnage Octavien, jeune homme du XIX^e siècle en voyage à Naples avec des amis, de parcourir le Pompéi de l'an 79 et de tomber amoureux d'une belle Pompéienne.



Karl Brioullov, *Le Dernier Jour de Pompéi* (détail) 1830-1833, huile sur toile, 456,5 x 651 cm, Musée Russe, Saint-Petersbourg